

— **M**erci. Passez une bonne fin de soirée. Je regarde les derniers clients revêtir leurs manteaux en poil de chameau et leurs longues fourrures en zibeline. Le patron veille à leur serrer la main avant qu'ils ne partent. Le petit groupe sort, puis le rideau de velours noir qui couvre la porte d'entrée glisse en bruissant sur le sol de marbre. Grâce à lui, l'air frisquet de novembre ne parvient pas jusqu'à l'intérieur du restaurant. Dehors, les clients partent à la recherche de leurs berlines de luxe. Plusieurs d'entre elles sont garées sur Broadway Avenue. Le moteur à l'arrêt, elles attendent leurs propriétaires.

Je me trouve à l'intérieur de mon espace de travail – le vestiaire du restaurant Le Bistro, un établissement très apprécié de l'Upper West Side à Manhattan. Le Bistro est l'équivalent de Sardi's dans le Theater District, à la différence qu'il est fréquenté par les passionnés d'opéra, les cinéphiles et les mordus de danse classique, autrement dit les habitués du Lincoln Center.

Son propriétaire se nomme Elias Crawford. Son charme, sa sophistication et sa minutie en font l'un des restaurateurs les plus respectés de New York.

Vêtue de mon uniforme habituel – un chemisier blanc à manches longues aux poignets mousquetaire, un panta-

lon et une paire de ballerines noirs –, mes cheveux châtain foncé comme toujours attachés en chignon, je me retourne et contemple mon environnement. Techniquement parlant, mon espace de travail est un placard équipé de portants destinés aux manteaux et vestes des clients, ainsi que d'étagères pour leurs sacs à main et mallettes.

Depuis que je travaille au Bistro, j'ai vu défiler toutes sortes de vêtements et d'objets, de la veste en cuir rouge criblée de brûlures de cigarette d'une célèbre rock star à la malle rétro Louis Vuitton qui prenait toute la place dans le vestiaire.

Lola, l'hôtesse aux formes sculpturales, passe la tête par la porte.

— C'est fini pour ce soir, Allegra. Tu peux commencer à ranger.

Je hoche la tête, passe un élastique autour de mes jetons en plastique, puis dépose le petit paquet dans la boîte à chaussures où sont rangés les objets trouvés. Je compte mes pourboires et glisse l'argent dans mon sac à main.

En jetant un dernier coup d'œil dans la pièce, je repère deux objets sur le sol. Le premier est un foulard en soie noir et blanc sur lequel est imprimé le nom « Hermès ».

Le second est un gant de conduite brun en peau d'agneau doublé de cachemire. Des initiales sont brodées sur la couture intérieure : DCB.

Je range les deux objets dans ma boîte à objets trouvés. Leurs propriétaires viendront peut-être les chercher ces prochains jours.

— Tu as entendu parler du dernier projet de Davison ? Il s'apprête à s'envoler pour la Chine. Il a repéré là-bas

une nouvelle entreprise qui fait des prouesses en matière de technologie vocale.

— Ha ! « Technologie vocale » ? Et puis quoi encore ! La seule voix qu'il cherche à fuir, c'est celle d'Ashton, la furie qui lui sert de petite amie. Cette fille a peut-être un corps de rêve, mais il paraît que c'est une vraie garce.

Ce genre de ragot fait partie de mon quotidien. Les gens me posent souvent des questions au travail. Ils sont prêts à payer pour que je leur révèle le moindre potin mondain. Comme Le Bistro est un établissement tendance et bien situé, il attire une vaste clientèle composée d'hommes politiques, de stars de cinéma, de divas d'opéra... En gros, tous ceux dont la photo apparaît régulièrement dans *Vanity Fair*. Au fil des mois, j'ai fini par comprendre que, si l'on souhaite vraiment connaître la vérité au sujet d'un scandale, le mieux est d'espionner les médecins et les avocats qui viennent au restaurant. Mais je considère mon lieu de travail comme un confessionnal : tout ce que j'entends par hasard ne sort pas du vestiaire.

Deux hommes sont en train d'enlever leurs manteaux tout en parlant du couple qui apparaît presque tous les jours dans *Page Six* : Davison Cabot Berkeley, l'héritier milliardaire de Berkeley Holdings, et Ashton Lane Canterbury, l'héritière de la famille Canterbury.

Comme il s'agit du couple le plus en vogue de Manhattan, leur relation fait les choux gras des tabloïds et des pages affaires des journaux. Davison et Ashton se connaissent depuis l'enfance. Lui : trente et un ans, études à Exeter, puis MBA à Harvard. Elle : lycée privé, puis prestigieuse université pour jeunes filles. Le couple wasp idéal, autrement dit.

Pourtant, Ashton me paraît souvent beaucoup plus heureuse que lui sur les photos des journaux. J'ai toujours l'impression qu'il préférerait être ailleurs plutôt qu'à son

bras. Certes, je n'appartiens pas du tout au même monde que ces deux-là, mais c'est à se demander s'il est vraiment amoureux d'elle. Comment un homme peut-il avoir l'air aussi malheureux en compagnie de sa petite amie ? J'ai vingt-quatre ans et je ne suis que la fille d'un boucher, mais leur statut social et leur fortune ne me font pas du tout rêver.

Je suis en train de ranger dans mon sac à main les pourboires que m'ont laissés les deux clients, lorsqu'on frappe sèchement à la porte-fermière du vestiaire.

— Excusez-moi ? Vous avez fini de travailler ou quoi ?

Une grande femme, dont la chevelure blond platine tombe en cascade sur son manteau de fourrure, se tient sur le seuil, un Birkin noir en crocodile pendant à son coude.

— Je vous ai demandé si vous aviez trouvé un foulard Hermès noir et blanc avant-hier soir ! me crie-t-elle d'une voix aiguë, dans l'espoir de se faire entendre malgré la cacophonie qui règne dans le restaurant.

L'exaspération déforme les traits de son visage fin et ovale, et ses yeux bleus étincellent de rage.

— Tout à fait. Un instant, s'il vous plaît, je vais le chercher.

Au moment où je sors ma boîte d'objets trouvés, j'entends la femme s'adresser à ses amies.

— Oh là là, Davis est vraiment un pauvre type. Il ne veut jamais sortir. Il passe ses soirées à lire ou à regarder des films. Ce mec est d'un ennui !

Elle soupire.

— Heureusement, nous allons passer les fêtes dans le chalet de sa famille à Gstaad. J'ai tellement hâte de voir son nouveau jet ! Nous sommes invités absolument partout, quand nous sommes en vacances là-bas.

Soudain, je comprends qui est la propriétaire du fameux foulard : la furie en personne, Ashton Canterbury.

Les amies de la jeune femme gloussent de ravissement en imaginant sa vie de rêve.

Je me dirige vers Ashton, le foulard à la main, et l'observe un instant. Elle est moins jolie en personne que sur les photos des tabloïds.

— Vous en avez mis du temps, grogne-t-elle. J'espère qu'il n'est pas abîmé.

— Il est en parfait état, madame. Je l'avais soigneusement rangé.

— Oui, bon, ça ira. Allons-y, les filles.

Comme je m'y attendais, la jeune femme ne me laisse aucun pourboire.

Deux jours plus tard, à l'heure du déjeuner, je suis occupée à ramasser un petit amas de poussière sur le sol tout en fredonnant une aria, lorsqu'une voix grave m'interrompt.

— *O mio babbino caro ?*

— Oui, comment l'avez-vous deviné ? réponds-je distraitement au client.

— Ma famille possède une loge privée au Metropolitan Opera.

Au moment où je me redresse et me tourne vers la porte, je découvre face à moi un homme incroyablement plus séduisant que sur toutes les photos de lui que j'ai eu l'occasion de voir : Davison Cabot Berkeley en chair et en os. Il mesure au moins un mètre quatre-vingts. Ses cheveux châtain foncé ondulés paraissent presque noirs. Ses yeux sont d'un vert profond piqueté de taches ambrées. Ses lèvres pleines paraîtraient sans doute grotesques sur

le visage d'un autre homme, mais elles s'accordent parfaitement avec ses traits délicats.

Comme son manteau en laine bleu marine est ouvert, je note qu'il porte un costume et une cravate gris foncé à fines rayures, dont la couleur est soulignée par une chemise au ton plus clair. Une écharpe en cachemire bleu marine est nouée autour de son cou.

Lorsque nos regards se croisent, j'ai brusquement la gorge sèche. Des frissons me parcourent les bras. L'homme me dévisage avec une telle insistance que mon cœur s'emballe. Davison Berkeley a un léger mouvement de recul et je l'entends inspirer profondément. L'intensité de son regard me paralyse. On dirait que cet homme a la capacité de deviner mes pensées les plus intimes sans que je prononce le moindre mot.

Une minute entière semble s'écouler ainsi. Je parviens finalement à me ressaisir et m'éclaircis la voix.

— Vous avez beaucoup de chance. En quoi puis-je vous être utile, monsieur ?

Un petit sourire se dessine sur ses lèvres.

— Eh bien, j'ai apparemment perdu un gant. Vous ne l'auriez pas trouvé par hasard ?

— Je crois que si. Pourriez-vous me le décrire ?

— C'est un gant de conduite brun doublé de cachemire. Il porte mes initiales : DCB. Davison Cabot Berkeley.

Le son de sa voix me réchauffe le corps, telle une couverture de cachemire enroulée autour de moi. Lorsque cet homme parle, il émet une sorte de grondement qui m'évoque un volcan sur le point d'entrer en éruption. Il n'a prononcé que quelques mots, mais je l'imagine déjà donnant des ordres à ses employés avec cette voix. Comme je me sentirais intimidée à leur place ! C'est d'ailleurs ce qui est en train de m'arriver.

Je hoche bêtement la tête.

— En effet. Je l'ai trouvé. Un instant, s'il vous plaît, dis-je avant de m'éloigner.

— Vous avez une voix charmante, constate-t-il.

Heureusement que je lui tourne le dos, car mes joues s'empourprent aussitôt.

— Merci. Mais je ne faisais que fredonner, monsieur.

— Je devine tout de même que vous avez un joli brin de voix. Êtes-vous chanteuse ?

Mon visage ayant retrouvé une couleur normale, je finis par me retourner.

— Oui. J'étudie le chant au Gotham Conservatory.

— Le chant lyrique ?

— Oui.

— Le fait que vous travailliez en face de l'un des opéras les plus célèbres du monde n'est donc pas une coïncidence, j'imagine ?

Sur ses lèvres se dessine un sourire malin.

Je laisse échapper un petit rire nerveux.

— Non, en effet.

Davison Berkeley me sourit toujours.

— Euh..., est-ce que je pourrais... ? me demande-t-il en désignant le gant dans ma main.

Terriblement embarrassée, je secoue la tête.

— Oh ! Je suis désolée. Tenez.

L'homme prend le gant et caresse ses initiales brodées du bout des doigts.

— Hmm. Je me demande...

— Oui, monsieur ?

— Je me demande si mes parents ont essayé de battre un record en m'affublant de tous ces noms.

Je ris doucement.

— C'est certain.

Davison Berkeley s'approche de moi en me regardant d'un air intrigué.

— Comment vous appelez-vous ?

Son souffle chaud me caresse le visage. Je déglutis rapidement.

— Allegra.

— Allegra comment ?

— Orsini.

Il semble méditer un instant.

— C'est un nom charmant. Italien ?

— Oui, monsieur.

Son regard est toujours plongé dans le mien. Je ne peux pas bouger. Il se passe... quelque chose. Quelque chose de puissant. J'en ai le souffle coupé. Davison Berkeley semble muet de stupeur, lui aussi.

Au bout d'un moment, il repousse le pan de son manteau et sort son portefeuille de sa poche.

Un billet de cinquante dollars atterrit presque aussitôt sur le rebord de la porte-fermière, mais je m'empresse de le refuser.

— Non, ce n'est pas nécessaire.

— Prenez-le, s'il vous plaît. Je ne souhaite pas simplement vous remercier d'avoir retrouvé mon gant. Cela fait longtemps que... J'aimerais juste que vous l'acceptiez.

— Non, c'est inutile, je vous assure.

Il hoche la tête, compréhensif, puis pose une main sur la mienne. L'espace d'un instant, ni lui ni moi ne bougeons.

Soudain, je sens son pouce me caresser le dos de la main. Lentement. Très lentement. Mon souffle s'accélère. Les yeux émeraude de Davison Berkeley s'assombrissent ; son regard voilé m'effraie et m'excite à la fois. La chaleur de sa peau traverse la mienne, et le reste de mon corps prend feu.

Sentant mon entrejambe devenir moite, je serre les lèvres, bien décidée à ne pas interrompre cet instant magique. Cet homme est si puissant et imposant. Je suis

incapable de détourner le regard. De toute façon, je n'en ai aucune envie.

Pour finir, Davison Berkeley se rapproche de moi. Sa bouche pulpeuse s'entrouvre tandis que son pouce me caresse toujours la main.

— Pensez-vous que je pourrais réussir à vous faire jouir de cette façon ?

— Pardon ? parviens-je tout juste à murmurer.

— Répondez à ma question, m'ordonne-t-il d'une voix rauque.

Mais je n'ai pas le temps d'obéir : un téléphone portable se met à sonner à l'intérieur de son manteau. Le charme est rompu. Lorsque je recule, Davison Berkeley ferme les yeux et pousse un grognement grave. Il sort son portable, puis vérifie d'un air renfrogné qui l'appelle. Au lieu de décrocher, il range finalement l'appareil dans sa poche.

Davison Berkeley hésite un instant, puis il prend le billet de cinquante dollars et le remet dans son portefeuille. Tel un magicien, il sort alors son deuxième gant.

Une fois qu'il a enfilé les deux, Davison Berkeley me regarde de nouveau dans les yeux. Ses iris ont l'air plus foncés qu'avant, si bien que son regard me paraît presque menaçant.

J'avale ma salive.

— Bonne soirée, monsieur.

Davison Berkeley se penche par-dessus la demi-porte. Son visage n'est plus qu'à quelques centimètres du mien. Je remarque alors son parfum, une odeur de lessive mêlée à une fragrance épicée. Son souffle chaud me caresse le visage une fois encore.

— Bonne nuit, Allegra.

Davison Cabot Berkeley tourne les talons, puis serre la main de M. Crawford avant de sortir du restaurant. Je me réfugie aussitôt dans un coin sombre du vestiaire

et m'appuie contre le mur. La tête renversée, je tente de reprendre mon souffle.

Aucun homme ne m'avait encore fait un tel effet. Enfin, disons que je me suis toujours débrouillée pour que cela n'arrive pas. Je tente de me convaincre que c'était un simple incident. Nous ne nous reverrons jamais, de toute façon. Et ce n'est pas plus mal, car je refuse de me laisser draguer par un homme qui cherche à connaître mes secrets les plus profonds.